

La mort du comte de Soissons, Louis de Bourbon, tué à la bataille de la Marlée est singulière. Son armée venait de mettre en fuite les troupes royales. Après le combat, dit Montglat, il regardait de loin la déroute des Français, et marchait au petit pas au milieu des siens, entouré de ses domestiques, lorsqu'il tomba de son cheval raide mort, sans que l'on puisse savoir d'où provenait le coup de feu, car aucun de ceux qui étaient auprès de lui, ne purent rien dire .

Ils dirent seulement qu'ils entendirent un coup de feu, qu'ils virent un cavalier passer et leur maître en même temps tomber la tête la première et le pied encore dans l'étrier. Ils lui virent le coup de bourre dans la tête, le visage brûlé par la poudre prouvant que le coup avait été tiré à bout-portant. Cette mort ne fut jamais véritablement éclaircie et donna lieu à beaucoup de débats.

On avait trouvé une cause fort naturelle de la mort du comte, en supposant qu'il s'était tué lui-même, car il avait prit l'habitude d'utiliser le canon de son pistolet, qu'il tenait à la main pour relever la visière de son casque.

Mais cette explication ne put satisfaire les esprits de cette époque où l'on était accoutumé à rendre Richelieu responsable de toutes les morts qui arrivaient heureusement pour lui. On crut donc que le comte de Soissons avait été assassiné par l'ordre du ministre.

« Un jour, dit l'abbé Arnauld, que j'étais de garde à Verdun, à la porte qu'on nomme *la porte à Chaussée*, il y arriva deux cavaliers qui nous donnèrent les premières nouvelles de la bataille de Sedan. Tout le monde a su ce qui s'y passa et que M. le cardinal fut consolé de la perte que nous y fîmes, quand il sut que M. le comte y avait été tué.

Un de ces commis que M. des Noyers employait quelquefois de l'argent à Verdun pour payer notre régiment, me dit un jour : Que deux ou trois mois

Extrait de : Lalanne, Ludovic (1815-1898). *Curiosités biographiques*. 1846 – Gallica BNF

après la perte de cette bataille, M. des Noyers l'avait envoyé chercher, et lui avait dit de se rendre au jour et à l'heure qu'il lui marqua, avec une assez grande somme d'argent en or et des lettres de change pour beaucoup plus sur la montagne de Donchery, au pied d'une croix d'où l'on découvre toute la ville ; qu'il en verrait sortir un homme en deuil sur un cheval noir, que cet homme viendrait l'aborder et lui remettrait l'argent qu'il lui demanderait.

Le commis y alla, l'homme qu'on lui avait désigné ne manqua pas de s'y rendre. Il lui demanda s'il n'avait pas ordre de lui donner de l'argent ; il lui répondit que oui et lui proposa une somme. Le cavalier lui dit que ce n'était pas assez et qu'il lui en fallait encore autant. Le commis lui donna ce qu'il demandait ; ils se séparèrent et n'en entendit jamais plus parler.

Cette aventure peut faire penser et deviner bien des choses, et une si grande récompense ne pouvait être que pour un service important !